

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	35	75
Union postale	21	40	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Impressions sur l'Amérique du Nord : Un banquet à M. Morgan : GUGLIELMO FERRERO.
La Vie de Paris : « All Right ! » : CAREL DU HAM.
Un atterrissage dramatique : MM. de La Vaulx et Léon Barthou blessés : FRANTZ-REICHEL.
L'agitation syndicaliste : Les postiers : LOUIS LATZARUS.
Les débuts de M. Loisy : ANDRÉ NÈDE.
A l'Institut : A l'Académie des sciences : ALPH. BERGET.
Notes d'un Parisien : D.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Gazette des Tribunaux : INTERIM.
Les Théâtres : A l'Opéra : Mlle Lina Cavalieri dans « Thaïs » : ROBERT BRUSSEL.
Dessin : Théâtre Michel : « L'Apache » : DE LOSQUES.
Les grandes ventes : VALEMONT.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

IMPRESSIONS

SUR

L'Amérique du Nord

(1)

III

UN BANQUET A M. MORGAN

Un soir, à Boston, j'ai assisté à un banquet que le Tavern Club donnait à M. Morgan. Le club voulait exprimer par ce banquet sa reconnaissance au grand homme d'affaires qui avait donné plusieurs millions à l'école de médecine de Harvard, et au puissant banquier qui avait, en 1907, arrêté la panique financière. Mes lecteurs s'imaginent probablement que ce banquet, donné dans le pays du faste, à un des plus riches banquiers, par un club, pour des raisons si graves, a été d'une magnificence superbe; que j'ai vu, ce soir-là, un spectacle de luxe unique!

Je vais ôter encore une illusion à mes lecteurs. Le Tavern Club est, comme l'appellent les Bostoniens, un *bohemian club*; il se compose de professeurs, de journalistes, d'artistes, d'avocats, de médecins, d'hommes de lettres, d'hommes d'affaires qui s'intéressent aux arts et aux lettres; il n'a ni le faste des grands clubs ni leur sévère discipline. Situé au centre de la ville, dans une vieille petite rue, dans une vieille petite maison, il a, au dehors et au dedans, la forme d'une ancienne auberge anglaise. De là son nom. Les salles sont petites et meublées avec une simplicité archaïque et voulue. Aussi le dîner, auquel avait été invité ce Crésus moderne, le dîner qu'on lui offrait en échange de plusieurs millions de francs donnés à une école de médecine, fut d'une simplicité antique, égale à la simplicité du club. Cent cinquante personnes dînèrent dans une petite salle, très basse, qui n'aurait contenu à peine cent. Chaque invité, à commencer par M. Morgan, n'avait donc que l'espace absolument nécessaire pour manier la fourchette et le couteau. La salle était médiocrement illuminée par des bougies, comme une vieille taverne; dans une demi-obscurité, sur des tables en acajou sans nappe, on mangea le plus simple des dîners : des hûtres, un potage, deux plats, dessert, pas de vin; ceux qui en voulaient pouvaient en acheter à la cave du club.

Le banquet était présidé par un vieux banquier de Boston, qui m'avait raconté avoir visité, en 1851, toute l'Italie en charrette, et vouloir refaire le voyage en automobile. Il avait à sa droite le gouverneur du Massachusetts et à sa gauche M. Morgan. La grande majorité des commensaux appartenait aux professions libérales et aux classes intellectuelles; c'étaient donc des personnes qui n'avaient aucune importance dans le monde des affaires où M. Morgan est roi, et dont les fortunes étaient, en comparaison de celle de M. Morgan, ce que la colline de Montmartre est en comparaison de la chaîne du mont Blanc. Et pourtant la plus parfaite égalité régnait; à côté de la loi suprême du banquet, l'absence de tout orgueil, tout orgueil était considéré comme *primus inter pares*. Dès le commencement du banquet, tout le monde s'est mis à fumer des cigarettes, comme on fait en Amérique, dans les dîners d'amis, et les discours ont été prononcés dans une espèce de brouillard parfumé, qui emplissait la petite salle et voilait la flamme des bougies.

Je les ai écoutés, ces discours, avec un vif intérêt, car ils m'ont fait voir, sous une forme moderne, la scène des soldats romains qui, au triomphe, se moquaient de leur général. On chantait les louanges de M. Morgan, dans ces discours, mais en mêlant aux louanges des plaisanteries et des railleries dont M. Morgan était le premier à rire. Et parmi les plaisanteries, parmi les éloges de sa générosité, de son patriotisme, de son amour pour les arts et pour les sciences, presque tous les orateurs ont développé, sous des formes différentes, la même idée. « Nous vivons — disaient-ils — dans des temps agités; le succès devient un crime; les grandes richesses sont l'objet de jalousies terribles et d'accusations fantastiques; un banquier se transforme, dans l'imaginaire populaire, en une espèce de brigand. Nul doute que la richesse ne serait pas tant

haïe par les masses si tout le monde en faisait l'usage qu'en fait M. Morgan. »

Ce soir-là, au banquet du Tavern Club, j'ai compris beaucoup de choses qui m'étaient peu claires, auparavant. J'ai compris quelle est la véritable situation sociale des grands capitalistes; ce qui est réellement cette « féodalité » financière des Etats-Unis, dont on s'est fait en Europe une idée si fantastique.

En effet, le spectacle que j'avais sous les yeux ne pouvait que faire réfléchir profondément un Européen. L'hôte illustre avec lequel je dînais, était un homme immensément riche, un des hommes les plus puissants et les plus occupés de l'Amérique; et cet homme si puissant et si occupé était venu exprès de New-York, avait fait un voyage de six heures et perdu une journée de travail pour s'associer à cette table modeste, pour passer quelques heures avec des gens auxquels aucun intérêt ne le liait et qui étaient presque tous des pauvres en comparaison de lui. Pour quelle raison avait-il accepté cette invitation? Et ce n'était pas la seule; pendant les trois mois que j'ai passés aux Etats-Unis, j'ai eu connaissance de trois ou quatre autres banquets, donnés à M. Morgan dans différentes villes, dont plusieurs à la distance respectivement de mille ou quinze cents kilomètres. Pourquoi ce grand banquier perd-il tant de temps pour assister à des banquets publics, tandis que ses collègues d'Europe cherchent à se cacher le plus qu'ils peuvent?

Un grand capitaliste, comme M. Morgan, est en Amérique un homme public, tel qu'un ministre, un député, un chef parlementaire en Europe. Cette différence tient à la constitution spéciale de l'Etat américain. Il ne faut jamais oublier que l'Etat est très faible en Amérique. L'autonomie des gouvernements, la Constitution fédérale, la limitation des attributions de l'Etat, le principe électif appliqué à presque toutes les fonctions publiques, la faiblesse de la bureaucratie, l'absence d'un droit systématiquement empêchant l'Etat américain d'agir avec l'énergie que déploient même les plus faibles parlements européens.

Notre gouvernement, me disait un jour M. Mac Clure, le directeur du grand magazine qui porte son nom, a été fondé d'après les idées de la philosophie française du dix-huitième siècle, c'est-à-dire d'après la philosophie d'une époque qui considérait l'Etat comme l'ennemi, ou tous les esprits étaient préoccupés par la nécessité de limiter ses pouvoirs et de l'affaiblir. Aussi le principe de toute notre Constitution est la peur de l'Etat.

C'est pour cette raison que l'Amérique a été, à un certain moment, le pays idéal du *laissez faire, laissez passer*, toujours cité comme exemple, dans l'ancien continent, par les écrivains qui luttaient contre la centralisation administrative et politique des Etats européens. Les téléphones et les télégraphes sont des entreprises privées; les pouvoirs de l'Etat sur les banques d'émission et sur les chemins de fer sont extrêmement limités; le gouvernement n'a jamais prétendu ni au contrôle de la bienfaisance et de la religion ni au monopole de l'industrie, le commerce, l'hygiène, l'éducation ont échappé à toute espèce de réglementation publique.

Dans ces conditions le capital américain a pu, pendant cinquante ans, agir avec une liberté beaucoup plus grande que le capital européen. Ce qu'on a appelé en Europe l'extraordinaire énergie des capitalistes américains était peut-être, au moins en partie, la liberté du capital moins entravée par l'ingérence continuelle et la surveillance tutrice des pouvoirs publics. Ainsi en Amérique le capital a pris sur lui-même beaucoup de responsabilités qui reviennent, en Europe, à l'Etat; et avec la responsabilité, naturellement, il a pris aussi le pouvoir. C'est le capital privé qui s'occupe, presque entièrement encore, du développement des communications; c'est-à-dire du problème le plus vital pour un pays nouveau, comme l'Amérique. C'est le capital privé qui, en grande partie, pourvoit à la bienfaisance et aux besoins de la vie intellectuelle et religieuse. Un millionnaire américain a des pouvoirs que ses confrères d'Europe n'ont pas; il peut fonder des universités, subventionner des religions et des cultes. Il est indiscutable, par exemple, que, grâce à la faiblesse de l'Etat, toute la haute vie intellectuelle et morale, la science comme la religion, est en train de tomber sous l'influence directe des classes riches...

Les idéalistes, imbus de la philosophie française du dix-huitième siècle et pleins des idées de Rousseau, qui ont fondé la République américaine ne prévoyaient pas un tel résultat. Ils ne pouvaient pas le prévoir, parce que personne ne pouvait alors imaginer que de nouvelles forces directrices si formidables allaient sortir du grand développement économique de notre époque. D'ailleurs, quand on le voit de près, on s'aperçoit facilement que cet état de choses n'est pas, malgré ses inconvénients, aussi monstrueux qu'on le croit en Europe. Mais il est très différent de l'état de choses qui existe en Europe, ce qui le fait paraître à beaucoup de gens comme monstrueux. Il s'agit donc surtout de comparer la situation sociale et politique créée par le développement différent de l'Etat et des forces capitalistes.

J'exposai la prochaine fois les conclusions auxquelles m'ont amené mes observations. Et j'espère que mes lecteurs comprendront alors non seulement pourquoi M. Morgan accepta avec tant d'amabilité l'invitation du Tavern Club, mais aussi pourquoi M. Carnegie se laisse à tout instant interviewer par des reporters, pourquoi M. Rockefeller raconte dans un magazine populaire l'his-

toire de sa vie et pourquoi son fils fait, les dimanches, des sermons de mort dans les écoles pour les enfants.

Guglielmo Ferrero.

LA VIE DE PARIS

ALL RIGHT!

Nous venons d'avoir une grève de pompiers... Ne vous alarmez pas trop vite. Il ne s'agit pas des braves soldats qui mettent chaque jour leur habileté, leur courage et leur dévouement au service du salut de la grande cité. Non. Les pompiers dont je parle sont tout simplement des ouvriers tailleurs. « Pompiers », dit Littre dans son grand dictionnaire, ouvrier qui fait les réparations.

L'explication de Littre a besoin d'être expliquée. On pourrait croire que les pompiers sont des « tailleurs en vieux », ce qui les vexerait énormément. Ce n'est pas cela. Les pompiers sont, au contraire, des artistes qui rectifient le vêtement et font d'un habit mal réussi un habit parfait à tous les points de vue. Ils demandent pour l'exercice de leur talent 90 centimes par heure. On a dû les leur accorder sous peine de voir déchoir l'élégance parisienne.

Cependant, il est intéressant de faire remarquer qu'il est à Paris une maison qui n'a pas eu à satisfaire aux exigences des grévistes... par cette bonne raison qu'elle leur avait accordé d'avance et spontanément le tarif maximum. Cette maison c'est celle de Kriegick, le grand tailleur parisien. En quittant le boulevard des Italiens pour aller principièrement s'installer rue Royale, il avait fait le nécessaire pour s'assurer le concours de collaborateurs dignes de sa clientèle d'élite et, de son propre chef, il avait fixé pour eux des salaires en proportion avec leur mérite. Ce qui prouve, au moins en cas, la vérité du vieil adage qui dit que « les bons patrons font les bons ouvriers ».

La question du salaire n'est pas tout. Dans sa nouvelle installation, en même temps qu'il sacrifiait au plus grand luxe pour les salons destinés à recevoir ses clients, Kriegick se préoccupait du bien-être et de l'hygiène de son personnel. A ce point de vue, confort des ateliers, éclairage, aération, accès facile, etc. Kriegick a fait de sa maison une maison type, une « maison modèle » qui est donnée en exemple à toutes les autres par la Préfecture de police.

Pour ne citer qu'un détail — mais un détail qui a son importance — tout le personnel ouvrier de la maison Kriegick reçoit un costume spécial de travail en toile blanche, nettoyé aussi souvent qu'il est nécessaire, garantie de propreté et pour les ouvriers et pour les clients. Le soin que Kriegick prend de son personnel va jusqu'à mettre, pendant les heures de travail, du thé à la disposition de ceux qui ont besoin de se reconforter.

Nous appelions tout à l'heure Kriegick « tailleur parisien ». C'est une qualification insuffisante. C'est « tailleur mondial » que nous aurions dû dire. Avec son air tranquille, sa figure réjouie et éclatante de jeunesse et de santé, Kriegick est, sans contredit, l'homme d'affaires de Paris qui le plus fait, par ses voyages d'exploration, pour propager dans l'univers entier le bon goût français. Il est aussi connu dans les deux Amériques, à New-York, à Chicago, au Brésil, au Chili, en Colombie, au Venezuela, dans la République Argentine que par le boulevard.

Toujours soucieux de l'intérêt de ses clients et tenant à être en communication constante, même avec ceux qui sont les plus éloignés, il vient d'avoir une idée géniale : fonder un journal qui les renseignerait sérieusement et sûrement sur la véritable mode masculine parisienne.

« All Right ! » tel est le nom de ce journal pour lequel il s'est entouré des collaborateurs les plus aptes à le rendre à la fois utile et agréable. « All Right ! » est une publication illustrée de forme album à l'italienne, c'est-à-dire plus large que haute. On y traitera de tout ce qui touche à l'élégance et aux occasions de la mode.

« Alors que de multiples gazettes, dit « l'Avant-Propos », fort intéressantes parfois et illustrées de très artistique façon, donnent au beau sexe toutes les indications désirables sur l'évolution de la mode féminine, il était au moins étrange de constater que pas une publication, en dehors des albums professionnels, ne donnait au monde les renseignements que doit désirer in petto tout gentleman soucieux d'une impeccable tenue. Nous avons pensé comme un regrettable lacune en recueillant auprès des grandes vedettes en l'art du costume masculin toutes les indications précises sur le mouvement de la mode et en les groupant sous une forme aussi attrayante que possible, afin d'en faciliter la lecture aux hommes élégants dont nous souhaitons l'approbation. Si nous avons réussi à les intéresser, notre but sera atteint et nous recommencerons ».

« All Right ! » sera tiré en couleurs et illustré par les meilleurs artistes. Les dessins du premier numéro portent les signatures connues et aimées de Mich et de Bertone. Ce premier numéro contient d'abord une indication des réunions sportives et mondaines, courses, expositions, etc., où peut se montrer l'élégance; une humoristique fantaisie : « L'ami Gontran de Keralot », avec vignettes en couleurs, intercalées dans le texte; deux superbes planches : les Vêtements de ville et de sport, aux courses; les Vêtements de soirée, pour civils et uniformes, de la coupe de Kriegick, c'est-à-dire à la dernière mode, etc.

La couverture à elle seule est un petit chef-d'œuvre. Elle représente une scène du Concours hippique, trois personnages, dont une dame, regardant un officier qui fait sauter une barrière à son cheval; la pose du cavalier, l'allure du coursier sont d'une vérité qui dénote une étude approfondie de la science hippique. C'est un véritable tableau.

« All Right ! » sera bientôt sur toutes les tables, dans tous les salons, non seulement de Paris, mais des deux Amériques, où son créateur Kriegick compte de si nombreux et fidèles clients auxquels il apportera cette quintessence de parisianisme dont on est si friand à l'étranger.

Carel du Ham.

Échos

La Température

La journée d'hier, à Paris, a été assez agréable; le ciel est encore, il est vrai, très nuageux et le vent souffle toujours du nord-est, mais le soleil brille et réchauffe un peu l'atmosphère, d'une très grande fraîcheur vraiment pour la saison. Enfin, il n'est pas tombé d'eau.

Cependant on notait dans la matinée, en banlieue, des minima de 0° à 1° au-dessous, avec une gelée blanche générale. Vers sept heures, le thermomètre marquait 5° au-dessus de zéro et 14° à six heures du soir. Pression barométrique à midi : 774^{mm}. Le baromètre était à 774^{mm} dans le nord de la France.

Des pluies sont tombées sur l'ouest des îles Britanniques et sur le centre du continent. En France, on signale seulement quelques ondées dans l'Est.

La température a monté légèrement dans nos régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 3° à Besançon, 4° à Nancy à Charleville, à Clermont et à Dunkerque, 5° à Boulogne, à Rochefort et à Limoges, 6° à Brest, à l'île d'Aix, à Nantes, à Bordeaux, au Mans et à Marseille, 7° à Cherbourg, à Lorient, à Biarritz, à Toulouse et à Cette, 8° à Ouessant, 10° à Perpignan, 16° à Orléans et à Alger.

En France, un temps beau est probable.

(La température du 3 mai 1903 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 24° l'après-midi; baromètre : 764^{mm}; très belle journée.)

Du New York Herald :

A New-York : Temps beau. Température : maxima, 15°; minima, 5°. Vent sud, très faible.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 14°; minima, 3°. Vent sud-est, faible. Baromètre en baisse.

A Berlin : Temps nuageux. Température (à midi) : 9°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Saint-Ouen. — Gagnants du Figaro :

Prix du Bluet : Esquivan; Hidden Tears.
Prix de Morgat : Le Citadin; Kahoul.
Prix de l'Océan : Gribouille; Nourrice.
Prix de Pommery : Capriello; Antinous.
Prix d'Ouessant : Pont Rambouze; Roi Fou.
Prix Quand-Même : Choral; Rouvrou.

A Travers Paris

En l'honneur de Jeanne d'Arc.

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé quand il conviendrait de paviser et d'illuminer en l'honneur de la bienheureuse. Renseignements pris à l'archevêché, les jours les meilleurs seraient ceux du triduum du diocèse de Paris, c'est-à-dire les 14, 15 et 16 de ce mois, pour le pavoisement; le 16, en outre, on illuminerait.

La Semaine religieuse publiera, d'ailleurs, vendredi prochain, une note à ce sujet.

Les tracasseries inutiles.

Nous recevons la lettre suivante :

Votre journal a signalé les mauvais procédés qu'ont actuellement les douaniers français à l'égard des voyageurs, dans la visite de leurs bagages. En un temps peu éloigné, il n'y avait pas assez de mots pour flétrir la conduite peu digne des douaniers italiens.

Aujourd'hui les rôles ont complètement changé. L'Italie a fait des progrès et est devenue un pays vraiment libéral, tandis que la France, depuis quelque temps, est un des pays les plus tracassiers à la douane. Tout le monde se plaint des fouilles minutieuses et outragantes qu'on doit souvent subir à la frontière. Je connais des personnes respectables, dont on a fouillé, sans résultat, les poches des habits qu'elles avaient déposés pour se coucher dans le sleeping. Cela est arrivé dans l'Express-Orient; on rencontre, sur cette ligne, des agents vraiment trop zélés!

Est-il possible que les principes aient changé à ce point, que ce qui est détestable chez les autres soit devenu bon chez nous, et que, pour quelques sous que l'on pourra ramasser par ce moyen, on dégoûte et on éloigne des voyageurs qui viennent en France dépenser des milliers et des milliers de francs?

UN LECTEUR.

Notre lecteur a parfaitement raison. La France a des traditions d'aimable hospitalité qu'elle aurait tort de perdre.

Et puis, le résultat le plus habituel des tracasseries douanières est d'exciter le goût de la fraude.

Enfin, ces pratiques ont quelque chose d'inélégant qui ne convient pas du tout à notre pays.

Le chef-d'œuvre de Boule.

Un bureau de Boule, d'une valeur inestimable, et plus beau encore que celui de Colbert dont on a tant parlé, va entrer dans les collections du Louvre.

C'est M. Dejean, directeur des Archives nationales, qui offre cette pièce unique, en échange d'une copie dont on achève l'exécution.

Ce bureau, qui passe pour être le chef-d'œuvre du célèbre ébéniste de Louis XIV et du Régent, était le meuble favori de Napoléon I^{er}. L'Empereur l'avait fait placer dans les entrées de la grande galerie du Louvre, où, par son ordre, furent réunis tous les papiers d'Etat et documents constituant les archives du pouvoir exécutif depuis 1789, et qu'on appelait la « Secrétairerie d'Etat ».

Au mois de février 1849, documents et mobilier de la « Secrétairerie d'Etat » furent transportés, en vertu d'un arrêté du 10 août 1848, aux Archives nationales.

Le merveilleux bureau de Boule y avait été conservé, jusqu'à ce jour, dans le cabinet du directeur. On saura gré à M. Dejean de s'en être dessaisi en fa-

veur du Louvre, c'est-à-dire en faveur du public.

LE SULTAN POÈTE

« Mehmet V est un poète distingué; il a traduit en élégants vers turcs des poésies persanes. » (Journaux.)

Pour bercer l'ennui résultant De l'ombre où le plongeait son frère, Mehmet Cinq, l'actuel Sultan, Se livrait aux jeux qu'il préfère.

Or ces jeux, loin d'être effrayants, Dénotent une âme superbe : Notre nouveau Chef des croyants Croit à la majesté du verbe.

Oui : cependant qu'Abdul-Hamid S'amusait à l'horreur des crimes, Lui savourait Goethe ou le Cid; Puis mêlait aux rythmes les rimes...

Il doit y renoncer, dit-on, Maintenant qu'on vient de l'élire. Va-t-il briser son mirilton?... Désaccordera-t-il sa lyre?...

HUGUES DELORME.

C'est peu vraisemblable. En effet, Dans l'un et dans l'autre hémisphère, Il n'est pas un homme ayant fait Des vers qui puisse n'en plus faire !...

HUGUES DELORME.

M. Dujardin-Beaumetz, accompagné de M. Bigard-Fabre et de M. Faure, a inauguré hier, au Louvre, les merveilles de la collection Gay, exposées dans la salle de la Colonnade.

M. Gaston Mison, conservateur des objets d'art, faisait les honneurs de cette petite et précieuse exposition au sous-secrétaire d'Etat.

Les admirables émaux de Limoges, les céramiques rarissimes, les ivoires byzantins, le fragment de sculpture en marbre font de cette vitrine une des plus riches du Louvre, et ont été très appréciés du public d'amateurs, d'érudits et de collectionneurs qui avait été convié à cette inauguration.

INSTANTANÉ

JAN KUBELIK

Il nous est revenu après une absence qui a paru bien longue à ses admirateurs, mais qui a été pour lui l'occasion de nouveaux triomphes.

Kubelik! Depuis Paganini il n'est pas de nom qui évoque aussi complètement la gloire la plus rayonnante en même temps que la virtuosité la plus fabuleuse. Sous son archet prestigieux, le violon semble abdiquer toute matérialité pour ne plus se réclamer que de vertus surhumaines. Cette technique vertigineuse suffrait elle-même à créer des prodiges, et cependant un génie multiple lui adjoint encore la force et le charme incomparables de l'expression. Sa renommée n'a fait que grandir avec son talent, et il n'est pas de plus divers : il satisfait l'esprit, il trouble délicieusement les sens, il étirent les cœurs.

L'enthousiasme qu'il suscite partout où il passe déterminait, il y a quelques jours encore, dans ce Paris sceptique et déabusé, la forme la plus spontanée du triomphe : lorsque Kubelik sortit de la salle Gaveau, à l'issue de son premier concert, le public défilant le suivit jusqu'à sa voiture et peu s'en fallut que l'on vit le célèbre virtuose porté dans la rue comme un héros antique!

Les fêtes de nuit du jeudi qui l'an dernier ont eu un si vif succès auprès des fidèles d'Enghien ont recommencé cette année avec une égale réussite.

En outre, chaque soir le brillant orchestre zigane qui fut si apprécié cet hiver au Casino municipal de Nice a suivi Negresco et se fait entendre pendant le dîner dans les salons du restaurant du Casino municipal d'Enghien.

LE ROI

Le Roi a franchi hier, triomphalement, sa troisième représentation. C'est un beau règne, et qui n'est pas fini. Sa Majesté le roi de Sardaigne a bien mérité de son pays et même de l'Europe, car il a répandu dans les grandes capitales les bienfaisantes leçons de sa belle humeur. Tandis qu'à Paris Edouard VII l'approuvait discrètement, de sa baignoire des Variétés, il conquerra à sa sagesse souriante les sujets de Léopold II, de François-Joseph I^{er}, de Guillaume II et de Victor-Emmanuel II. C'est un conquérant pacifique. On ne peut que féliciter MM. Gaston de Caillavet, Robert de Fiers et Emmanuel Arène de l'avoir introduit dans l'Histoire par l'entrée des artistes. Désormais, il est un personnage officiel, mieux : un type légendaire. C'est le roi bon enfant, dont le souvenir est inséparable de celui de M. Albert Brasseur.

Son prodigieux succès, qui dépasse la fortune habituelle aux pièces les plus heureuses, se rapporte peut-être aussi à d'autres causes. Dans leur spirituelle et amusante comédie, MM. Gaston de Caillavet, Robert de Fiers et Emmanuel Arène ne se contentent point de présenter le souverain tel qu'on le souhaite; ils montrent aussi les politiciens tels qu'on ne les désire plus. Le bourgeois socialiste, qui est à proprement parler le bourgeois gentilhomme mis au goût du jour, et courtisan du peuple comme son ancêtre était le courtisan de l'aristocratie, contribua sans doute au triomphe de la pièce. Le public, qui paye si cher sa réussite, se sentit déjà un peu vengé en le voyant ridiculiser sur la scène. Et de cette manière le Roi, qui nous valut tant de plaisir, nous donne, par surcroît, des promesses.

Si, comme on l'a dit, le *Mariage de Figaro* fut une date politique, la ravissante comédie des Variétés emprunte une signification particulière aux événements dont l'opulent millionnaire Bourdier ou ses collègues sont les héros et que le public, même en dehors du théâtre, commence à considérer avec lassitude.

Aujourd'hui, à la galerie Georges Petit, s'ouvre l'exposition particulière de l'admirable collection de Mme de V... Tous les amateurs de Paris et d'ailleurs s'y rencontreront; ce n'est pas tous les

jours, en effet, qu'on voit des tableaux anciens et modernes de cette qualité. Les portraits de Laffargue, de Rigaud, de Pourbus, de N. Maes, les chefs-d'œuvre de Courbet, d'Henner, de Gérard Dow, de Wouwermans, le petit triptyque où l'on devine Menling, tout enfin ce qui constitue cette collection est de nature à provoquer jeudi des enchères particulièrement mouvementées et brillantes. Celles-ci seront dirigées par M. Emm. Orget, assisté de M. Georges Sortais, peintre, expert près le Tribunal civil. Demain, l'exposition sera publique.

L'exposition Louis Legrand, inaugurée hier, avait attiré, rue Le Pelelier, à la galerie Gustave Pellet, un grand nombre d'amateurs, parmi lesquels on remarquait :

MM. Lozé, Sainsère, Henry Marcel, lord Berwick, H. Vever, Rodrigues, Refoulé, Beldan, comtesse de Beaur, marquis de Clapiers, baron André de Fleury, de Roig, etc.

On voulait voir le fameux, l'extraordinaire, l'admirable *Charles VI*, où l'artiste s'est haussé à une si rare puissance d'expression, de caractère et d'humanité; mais on ne s'arrêtait pas qu'à ce chef-d'œuvre, on goûtait également les pastels d'une si capiteuse féminité, les eaux-fortes et les incisives et intenses pointes-sèches pour la série des *Bars*; c'est là un régal d'art incomparable, dont les visiteurs s'empressent de prendre leur part, jusqu'au 20 mai.

Arsène Lupin nous a quittés pour voyager à travers les Amériques. Après avoir rempli la France de ses exploits, le sympathique cambrioleur nous a fait part d'un gros secret :

— Figurez-vous qu'une fois seulement et pour ne point décourager mon pauvre adversaire Guérard — qui est un brave homme après tout et qui a conquis toute ma sympathie — je me suis laissé reprendre un merveilleux sautoir en perles...

— Cependant, rassurez-vous, la victoire de Guérard ne fut que fictive : le collier sortait de chez Tecla, de la rue de la Paix, dont les perles merveilleuses me permirent, tant elles imitent parfaitement les vraies, de donner une satisfaction d'amour-propre au pauvre vieux policier... tout en conservant la superbe sautoir que j'm'étais approprié chez une authentique comtesse et qui faisait l'objet de nos poursuites assidues. »

Nouvelles à la Main

A la campagne.

Une Parisienne aperçoit une paysanne qui porte sur sa tête un immense panier plat débordant de légumes. Et la Parisienne s'écrie :

— Ah ! le joli chapeau !

— Il recommence à neiger en province.

— C'est le printemps qui cesse le travail...

— Les employés des chemins de fer de l'Etat exigent que leur situation soit améliorée sans retards.

— Sans retards !... Ils oublient qu'ils sont employés des chemins de fer de l'Etat !

s'est donc mis à examiner attentivement le nombre des ouvriers qui avaient inégalement chômé le 1^{er} mai. Ce nombre, qui était 39 samedi dernier, s'est trouvé subitement porté à 45. Voici comment le gouvernement a établi son calcul :

Trois chefs d'équipe n'avaient pas répondu à la convocation spéciale qui leur avait été adressée en vue du 1^{er} mai. Ils seront traduits devant le conseil de discipline à fin de rétrogradation.

Un ouvrier faisant fonction de chef d'équipe avait négligé de transmettre à ses subordonnés l'ordre de prendre leur service. Il a été suspendu.

Vingt ouvriers commissionnés ne se sont pas rendus à la convocation qu'ils avaient reçue. Ils seront jugés par le conseil de discipline. L'administration requiert contre eux la peine de l'avertissement communal, qui devra entraîner un retard dans leur avancement.

Sept ouvriers temporaires seront, pour la même faute, traduits devant le conseil à fin d'exclusion.

Quatorze ouvriers de la main-d'œuvre exceptionnelle sont licenciés purement et simplement.

Après avoir fait sa petite opération, le gouvernement, satisfait, a barré sur sa feuille quinze ouvriers qui ne s'étaient pas présentés le 1^{er} mai. Ce n'était pas leur faute. Ce sont eux que le chef d'équipe avait négligé de convoquer.

Récapitulons. Hier nous comptons 35 agents et 41 ouvriers frappés. Aujourd'hui, nous devons compter 18 agents et 47 ouvriers et 1 facteur, le nommé Pouru. Nous sommes donc à 66 pour-suites. Et il paraît que ce n'est pas fini.

MM. Lamarque et Tristan-Lamy font partie des « sept » qui sont cités à comparaître samedi devant le conseil de discipline. Ils ont tenu, le premier à Laval, le second à Rouen, de nouveaux discours. Ils sont suspendus.

Toutes les peines ont été prononcées par les supérieurs immédiats des employés coupables. C'est M. Frouin, directeur des services télégraphiques de la Seine, qui a frappé M. Lamarque et M. Servières. M. Bouchard, directeur des services téléphoniques, a frappé les ouvriers. Le directeur des postes de Quimper est intervenu contre MM. Le Treis et Hily. Celui de Rouen, contre M. Lamy. Le sous-secrétaire d'Etat, puis le ministre se sont contentés d'approuver les sanctions. Le gouvernement entend respecter la procédure disciplinaire et laisser aux délégués le caractère d'insubordination professionnelle.

Le comité fédéral des postiers ne s'est pas encore réuni. Au siège de l'Association générale, les dirigeants montrent des visages circonspects, et ne prononcent que des paroles prudentes. Ils semblent croire que le gouvernement sera renversé dès la rentrée des Chambres. Aussi seraient-ils disposés à ne prendre aucune décision importante avant la fin des vacances parlementaires. Pourtant, c'est le 8 mai que les sept premiers employés poursuivis sont jugés par le conseil de discipline. Et les Chambres ne recommenceront à siéger que le 11 mai.

D'autre part, le gouvernement prend des dispositions pour parer, dans la mesure du possible, aux conséquences d'une grève. On sait qu'il songe à utiliser la télégraphie sans fil et que les navires des escadres lui fourniraient des postes radiotélégraphiques. Le service postal serait assuré par les Chambres de commerce, qui organiseraient des bureaux de tri et se chargeraient de la distribution des lettres. Enfin le ministère du commerce vient d'envoyer une circulaire aux principales maisons d'automobiles, leur demandant combien elles pourraient mettre de voitures à sa disposition.

On ne sait à quoi pourraient servir ces voitures. Elles sont inutiles pour la distribution dans Paris, qui ne peut être effectuée que par des piétons. Seraient-elles destinées à transporter les sacs de lettres hors Paris ? Il faudrait alors en conclure que le gouvernement redoute non seulement la grève des postes, mais encore la grève des chemins de fer. Aussi bien, l'hypothèse n'est pas invraisemblable.

Louis Latzarus.

Les employés de l'Ouest-État

Les employés de l'Ouest-État, qui avaient tenu un congrès rue du Château, n'ont pu se séparer sans voter un ordre du jour. Ayant affirmé d'abord leur inébranlable attachement à la C. G. T., ils ont déclaré que, pour obtenir une situation meilleure, ils pouvaient être obligés de recourir aux pouvoirs publics. Puis, craignant que cette affirmation ne les rendit suspects de modérantisme, ils se sont empressés d'ajouter que, « selon les circonstances, ils ne répugneraient nullement à la grève ». Cette phrase, à peine écrite, leur a semblé extrêmement dangereuse. Ils l'ont atténuée ainsi : « à la condition que la grève soit votée par une majorité concordante ».

Cet ordre du jour, où se manifeste ingénument un vif désir d'éviter, comme on dit, les histoires, est comique à la façon des gamins qui coltent des moustaches de gendarme sur leurs visages de douze ans.

LES GRÈVES

Les négociations à Mazamet

Mazamet, 3 mai.

Le baron Reille, député de Mazamet, vient d'essayer une fois encore de renouer les pourparlers entre les ouvriers et les patrons. A cet effet, il a vu aujourd'hui M. Barthes, secrétaire du syndicat des délégués et M. Nègre, président de la commission patronale. Il est disposé à se prêter aux démarches utiles pour que la conversation entre patrons et ouvriers continue.

Autres grèves

Chalon-sur-Saône, 3 mai.

Ce matin, les maçons, les plâtriers et les peintres se sont mis en grève, demandant, en raison de la cherté des vivres, des salaires plus élevés. Tous les chantiers sont déserts. La troupe est convoquée.

Saint-Etienne, 3 mai.

Les ouvriers charpentiers se sont mis en grève ce matin pour protester contre l'insuffisance des salaires. Ils ont essayé d'entraîner les maçons et en ont obtenu la promesse que ceux-ci se refuseraient à les supplier dans les travaux de charpente.

Warclois, 3 mai.

La grève des tisserands s'est terminée ce matin, tous les différends étant tranchés.

Les dix ouvriers renvoyés que le patron refusait de reprendre et qui étaient, de ce fait, la cause de la non-reprise du travail, se sont retirés d'eux-mêmes, et aussitôt les grévistes ont repris le chemin des ateliers. Le travail était repris partout ce matin.

Angers, 3 mai.

Deux cents ouvriers, menuisiers d'une fabrique de chevaux du Collège de France, se mettent en grève. Ils demandent l'uniformité du prix de l'heure de travail.

Les débuts de M. Loisy

Hier matin, de bonne heure, il y avait, aux abords du Collège de France, une grande foule. — Une si grande foule qu'en vérité je ne sais pas si on calomnie notre époque ou si on lui accorde un éloge excessif, quand on dit qu'elle est bien sceptique... Elle n'est pas sceptique le moins du monde, et la preuve, c'est que, pour entendre un cours d'exégèse religieuse, plusieurs centaines de personnes sont volontiers matinales.

Il y avait aussi, là-bas, de l'autre côté de l'eau, très loin, un beau déploiement de garde républicaine et de sergents de ville. Non, notre époque n'est pas sceptique, s'il faut qu'on institue une telle garde du corps autour d'un professeur d'histoire des religions.

En fait, ce fut une matinée assez décevante.

Les forces militaires et policières sont, après le cours de M. Loisy, rentrées chez elles, si l'on peut ainsi parler, breloquées. Aucun désordre. Mgr Amette, archevêque de Paris, avait entendu le cours : de sorte que le professeur n'eut que ses admirateurs, ou peu s'en faut, pour l'entendre. Le combat n'eut pas lieu, faute de combattants. A peine, dans la petite salle du Collège de France, un laïque cria-t-il : « Vive Loisy ! » A quoi, deux antiochiens répliquèrent. Cela fait trois manifestants, qu'on mit dehors ; et c'est tout.

Probablement furent-ils déçus, de ne pas assister à ce cours qui, des l'angoisse, les avait tracassés. Peut-être, si la vivacité de leur enthousiasme ne les avait pas soumis à l'ennui de l'expulsion, auraient-ils été déçus tout de même.

Les antiochiens l'auraient été, si leur passion les engageait à espérer que le nouveau professeur du Collège de France fit un cours pitoyable ou inconvenant. Ce ne fut point cela : le professeur a fait preuve de science, de talent et de tact. Un laïque, un véritable laïque, d'esprit religieux et de caractère grave, aurait prononcé cet austère discours sans choquer et sans même étonner personne. En toute sincérité, les adversaires de M. Loisy n'eussent hier trouvé aucune objection pénible, et légitime, à lui adresser.

Je crois aussi que les admirateurs de M. Loisy, malgré l'ovation qu'ils lui ont faite, furent un peu déçus. Ils ont entendu, reconnaissons-le, une bonne leçon, bien préparée, soigneusement composée, raisonnée, érudite, intelligente, — mais dénuée de tout caractère exceptionnel. S'ils s'attendaient à une prodigieuse révélation de nouvelles philologies ou d'histoires, — eh ! bien, non, ce ne fut pas tout cela. Ce fut un cours, comme il y en a beaucoup d'autres à Paris, au Collège de France, à la Sorbonne ou ailleurs. Et, avouons-le, à tous ces autres cours, on ne va guère ou bien l'on ne va pas du tout, bien que ce soient de très bons cours.

M. Loisy ne porte pas la soutane. Il arrive en redingote ; il avait un peu l'air d'un pasteur protestant. Son visage est triste et comme douloureusement résigné ; il est encadré de moins de cheveux que de barbe grise. La physionomie est émue, émue, ful-elle jamais ça ? En tout cas, on devine qu'elle ne le sera plus jamais. On n'y remarque pas d'amertume, pas de révolte ; elle est sereine, après de dures alarmes ; elle résume de la souffrance. On y remarque de l'énergie patiente et, si cette nuance est intelligible, de l'entêtement philologique. C'est la physionomie d'un savant qui ne démontre pas de son idée.

Le professeur était accompagné de M. Levasseur, administrateur du Collège de France, qui s'assit à sa gauche, et de divers professeurs, MM. Louis Havet, Bergson, Arthur Chuquet, Maurice Croiset, etc.

Il a lu sa leçon très posément, très simplement, sans nul effort d'élocution. Sa voix n'est ni très forte ni faible. Il prononce bien et il ne donne pas à sa lecture la forme d'une harangue. Il n'a pas beaucoup de flamme, on dirait, mais il n'a sans doute, mais il la contient. Les professeurs qui autrefois soulevèrent l'enthousiasme de leurs auditeurs, au quartier Latin, les Michelet ou les Saint-Marc Girardin, d'autres orateurs ; — mais ils n'avaient pas non plus cette exactitude érudite, cette précision de philologue.

M. Loisy avait consacré ce premier cours à l'exposé de son sujet et de sa méthode. Il devait, en effet, procéder ainsi. Il s'est réclamé d'Albert et de Jean Réville. Et il s'est réclamé aussi d'Ernest Renan, pour le cas où l'on voudrait, à cause de son passé ecclésiastique, le tenir en suspicion : Renan ne disait-il pas que, pour bien parler d'une religion, il est bon d'y avoir vécu, de l'avoir pratiquée et ainsi de la connaître du dedans ?

A vrai dire, ce n'est pas tout à fait la même chose. Et l'on pourrait ici chicaner un peu M. Loisy. Certes, on ne connaît tout à fait bien et on n'a l'authentique sentiment d'une religion que dans les conditions que disait Renan et qui a redites M. Loisy. Mais ce n'est pas du catholicisme seul que s'occupe le nouveau professeur du Collège de France. Il traitera de « l'histoire des religions ». Et ce n'est pas du tout la même chose, l'histoire des religions et la pratique d'une religion particulière ; ce serait même plutôt le contraire, — tout le contraire. Alors, avouons qu'il ne sort à rien à M. Loisy d'avoir été prêtre catholique pour traiter maintenant de l'histoire des religions ; il aurait dû être successivement prêtre de chacune de toutes les religions !

Celle-ci justement place les diverses religions sur la même ligne ; elle les considère comme des phénomènes analogues. Un catholique — le catholique que M. Loisy a été, s'il ne l'est plus — considère sa religion comme privilégiée, comme la seule, comme « la religion ». Quant à la méthode de M. Loisy, elle est, en somme, la méthode critique, la méthode scientifique, la méthode historique. Et l'on n'a pas vu, hier, que ce

savant inaugure de nouveaux stralagèmes. Sa méthode, très attentive, très circonspecte, est celle que le positivisme critique du dernier quart de siècle a créée, pratiquée, perfectionnée. Les philologues et les historiens l'emploient tous ; ils ont tous, au moins, le devoir de l'employer. Elle a donné de beaux résultats. Le fait de l'appliquer aux choses religieuses est déjà une opinion.

Ce fait suppose qu'on regarde les choses religieuses comme des événements historiques pareils aux autres, de même nature et de même qualité.

Après cela, disons-le, la question n'est plus que de savoir si, en procédant ainsi, on n'ouïe pas précisément ce qu'il y a de « religieux » dans le phénomène religieux. Il est bien difficile de ne pas aboutir à un cercle vicieux quand on se met à étudier philologiquement le texte de l'Evangile : vous aboutirez à celui, d'ériger comme un texte analogue à celui, par exemple, des tragiques grecs, si d'abord vous l'avez considéré comme tel.

M. Loisy est un érudit et un érudit véritable. Il travaille avec bonne foi, sans hâte, patiemment ; et il ne cherche que la vérité. La leçon qu'il a faite hier témoigne de sa sincérité, de sa conscience de savant. Mais il n'a pas démontré que sa méthode fût applicable à cet objet qu'il se propose et qui échappe peut-être aux prises de l'érudition la plus scrupuleuse.

On a bien fait de ne pas le tourmenter hier ; une manifestation injurieuse ou antipathique aurait été déplacée. L'admiration qu'il a suscitée, eh ! bien, elle étonnerait un peu, si l'on ne savait qu'il y a là du snobisme d'un genre assez particulier. Qui sait si M. Loisy n'est pas embarrasé de quelques-uns de ses enthousiastes autant et plus que de ses adversaires ?

Du reste, le zèle de ses disciples va diminuer de semaine en semaine, maintenant qu'on a vu qu'il n'y avait pas de scandale... Cette petite dame dont a parlé Stendhal et qui se lassa des sorbets qu'on prend à Venise, sur la place Saint-Marc, qui s'en lassa parce qu'il n'y a pas de péché à s'en régaler, cette petite dame est emblématique. Les petites dames d'hier n'ont plus au cours de M. Loisy, maintenant qu'elles ont vu qu'il n'est pas révolutionnaire d'y aller !

André Nègre.

NOTES D'UN PARISIEN

GRÈVE IMPRUDENTE

PETITS garçons et petites filles, qui jouez innocemment autour des pelouses des Champs-Élysées ! lorsque vous serez grands, bien des changements se seront sans doute opérés dans notre siècle tumultueux. Et il n'est pas certain que la vie vous soit très douce dans la société que vous apprête M. Pataud.

Mais, pour l'instant, je vous croyais à l'abri. Hier encore, si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter, je vous aurais conseillé de vous abandonner aux plaisirs de votre bel âge, sans vous inquiéter prématurément des graves conflits économiques. Mais je me trompais bien !

Voici qu'à Angers deux cents ouvriers menuisiers, qui fabriquaient vos chevaux de bois, sont en grève.

Qu'allez-vous faire, petites filles et petites garçons ? Dans toutes les grèves, il est d'usage que les parties en cause fassent intervenir l'« intérêt du consommateur ». Et cette fois, il n'y a pas à s'y tromper, le principal consommateur, c'est vous !

Peut-être allez-vous vous prononcer en faveur des revendications ouvrières ? En ce cas, vous direz aux patrons : « A mesure que nos chevaux de bois sont usés, nous en voulons de neufs. Augmentez les salaires. Ça nous est égal si, ensuite, nos parents doivent payer le tour trois sous, au lieu de deux ! » C'est possible, mais cela me surprendrait. Vous êtes de petits Parisiens très fûtés et très modernes. Vous n'ignorez pas que le cheval, — surtout le cheval de bois, — devient un sport un peu démodé, assez puéril. Or, je vous connais mal, ou vous jugerez l'occasion bonne pour exiger que l'entrepreneur des Champs-Élysées substitue au « tour de chevaux de bois » le circuit automobile.

Et vous répondrez à ces grévistes, si insoucieux de vos divertissements, en consultant aux patrons d'Angers de transformer leur industrie, qui ne répond plus à vos besoins.

D.

La Mode aux Robes de Foulard

La maison Bazau, 101, rue des Petits-Champs, qui est toujours dans le mouvement du dernier cri de la mode, offre à son élégante clientèle de ravissantes robes de foulard garnies de dentelles à 250 francs et de délicieux costumes de toile lavable avec longue jaquette à 125 francs.

Une visite à la maison Bazau s'impose.

A L'INSTITUT

ACADÉMIE DES SCIENCES

Il y a des appareils dans le vestibule ; il y a des fils électriques entre la salle des pas perdus et celle des séances. Que va-t-il se passer ?

La séance est ouverte à trois heures vingt. Lecture classique du procès-verbal et de la correspondance : après quoi, la parole est donnée à M. Gailliet qui fait fonctionner devant l'Académie un transmetteur électrique de signaux écrits, dû à M. Sénat et construit par les ateliers Dueret. Cet appareil, comme l'appareil classique de Caselli, transmet l'écriture, les chiffres, les dessins : mais au lieu d'avoir un mouvement pendulaire, il a un mouvement rotatif dont le synchronisme est assuré par un « ratissage », une « remise à l'heure » automatique de l'un des deux appareils, dès que l'autre a une avance ou un retard.

M. Bouty, après avoir expliqué à l'Académie le fonctionnement de la trompe à vide de M. Klein, exposée dans le vestibule (nous en avons parlé la semaine dernière avec détails), résume une note de M. Crémieu, qui a observé qu'un constituant un sinistrement des plus sensibles en suspendant à un fil fin un pa-

rallellepède de métal dont le centre de gravité est un peu en dehors du centre de figure.

M. Lemoine expose ensuite de nouvelles recherches de M. Colson, relatives aux combinaisons chimiques. Le savant professeur de l'Ecole polytechnique a montré que l'argent et le cuivre étaient attaqués par le soufre, à froid, dans des milieux où le magnésium et l'aluminium ne subissent aucune altération, quoique la formation du sulfure d'argent ne dégage que la vingtième partie de la chaleur dégagée par la formation des sulfures terreux. Au sein de sulfhydrate formé avec excès d'ammoniaque, le seul du courant électrique produit par le couple cuivre-aluminium montre encore que le cuivre est le métal attaqué. Dans ces actions irréversibles, ce ne sont donc pas les chaleurs de formation qui interviennent, mais bien les conditions de température. Le plus souvent celles-ci sont marquées par la superposition des actions qui aboutissent à l'état final. Déterminez ces actions superposées, c'est faire un pas vers les lois de la physicochimie, s'il est vrai, comme le fait remarquer M. Poincaré, qu'il en est de ces lois comme des lois de Kepler qui n'auraient pas été découvertes sans doute si, disposant d'instruments plus précis, Tycho-Brahé avait observé les trajectoires aux fines dentelures au lieu des orbites simples qu'il put déterminer tout d'abord.

M. Appell, doyen de la Faculté des sciences, présente le tome II de la *Revue annuelle de géographie* que dirige avec l'autorité du professeur Vélain ; il y signale, en particulier, une magistrale étude du capitaine Perrier, sur la *Figure de la Terre*. La revue de M. Vélain est au premier rang des publications géographiques françaises et montre la nécessité qu'il y a à ramener l'enseignement de la géographie à des méthodes scientifiques.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Alph. Berget.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le Rapport présenté à l'Assemblée générale annuelle de la Compagnie d'Assurances générales sur la Vie (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat) expose que le montant des Assurances souscrites en 1908 s'est élevé à 80.927.310 francs et qu'il a été constitué 4.547.528 francs de Rentas viagères.

Les Assurances en cours s'élevaient à 94 millions de francs et les Rentas viagères à 49 millions 549.000 francs de rentes.

Envoi gratuit de notices et tarifs sur demande.

JOURNAUX ET REVUES

Un réactionnaire

C'est M. Maxime Vuillaume. Il ne l'a pas toujours été. Par exemple, voici quelque temps-huit ou trente-neuf ans, on le croyait, avec raison, très avancé. Aujourd'hui encore, il se sent et il est extrêmement radical. Il écrit à l'*Aurore*. En des époques mieux élémentaires que la nôtre, on l'aurait pris pour un éternel.

Il est réactionnaire ; il en a conscience ; il en est, à la fois, surpris, ému et comme un peu attristé. — Le tout, d'ailleurs, de la façon la plus comique.

Son article d'hier, dans l'*Aurore*, était intitulé « Où allons-nous ?... » C'est de déroute ; c'est réactionnaire.

Et, vraiment, où allons-nous, si un radical de la vive couleur de M. Maxime Vuillaume se demande où nous allons ?

« Où allons-nous ?... » C'était, jadis, de vieux conservateurs mécontents et dolents qui écrivait cela. Aujourd'hui, c'est M. Vuillaume... Quelle aventure !

M. Vuillaume pense à la paisible Belgique :

Il faut croire, qu'à l'étranger les choses ne marchent pas à la vitesse accélérée qu'elles semblent avoir adoptée chez nous.

Ainsi, M. Vuillaume n'est pas inquiet seulement de savoir où nous allons ; il trouve aussi que nous allons trop vite. Il lui jadis de ceux qui poussaient à la route de ce qu'on nomme le progrès. A présent, il se mettrait volontiers aux freins.

Et le pis est, remarque-t-il, qu'on n'a pas l'air de vouloir s'arrêter.

Les manifestations de notre « aimable C. G. T. » — ironie — le désole. Il constate la « désorganisation », le « gâchis » ; il constate le discrédit où est tombé le parlementarisme qui lui est cher, où est tombée la république qu'il adore.

Et il est triste... « Où allons-nous ?... » Et le pis est qu'on n'a pas l'air de vouloir s'arrêter !... Pauvre M. Maxime Vuillaume ! et, avec lui, pauvres radicaux imprudents !

Il est cru qu'on pouvait sans péril lancer à toute vapeur cette machine du progrès, comme ils disent. Cela les divertissait, de l'avoir — ils le croyaient — mise en mouvement. Et voici qu'elle a pris un train d'enfer et qu'elle casse, détruit tout sur son passage. Ils ne savent plus comment la ralentir. Ils voient bien qu'elle va trop vite ; et, c'est leur angoisse, ils commencent à vérifier qu'elle a changé de direction ; elle ne va plus vers le progrès, mais elle retourne à la barbarie. A moins qu'elle ne se dévague en chemin !... Et c'est peut-être ce qui pourrait arriver de mieux. Seulement, M. Vuillaume, qui est devenu, sans le vouloir, de la catastrophe. Il le devine et c'est la cause de ses alarmes.

André Beaunier.

La Presse de ce matin

Le Journal officiel publie ce matin :

Des décrets portant attribution des biens ecclésiastiques.

Un décret portant approbation et publication de la déclaration signée à Paris, le 20 février 1909, entre la France et la Norvège (admission de certains produits français en Norvège).

L'équateur est accordé à M. Paul-Benoît-Auloge Duviols, consul de Colombie à Lyon, et à M. E. Simonot, consul de Colombie à Dijon.

Des décrets et décisions portant mutations, inscriptions au tableau de concours pour la médaille militaire, nominations.

Un arrêté aux termes duquel M. le docteur Primond est nommé membre du Conseil supérieur des habitations à bon marché.

LA POLITIQUE

De l'Echo de Paris :

« Le Billet de Junius », sur les révocations dans les postes :

Le gouvernement se décide à sévir. Du moins il en a l'air ou il en fait mine. Il commence l'acte, il esquisse l'action. Cette fois même, il le dessine largement. Sept membres ou anciens membres du comité de grève, huit employés du Comité télégraphique, quarante et un ouvriers des lignes, au total cinquante-six révocations en perspective. « Ça va bien, ça va très bien ! » confiait hier, à ce reporter, l'un des dirigeants du C. G. T.

Qu'est-ce à dire, bien ou mal ? au gré de l'A. G., c'est la manière forte, et la manière forte est une manière. Encore faudrait-il être sûr que c'est elle, c'est-à-dire l'usage du droit, qui continue, et non tout simplement un surcroît de colère, un accès de violence, un réflexe de névralgisme.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Journal :

L'ex-président Castro, qui a quitté Paris hier matin, précipitamment, avait reçu communication, à la première heure, du télégramme suivant, reçu à titre privé par un de ses amis dévoués :

La Venezuela est en proie à une violente révolte dirigée contre le gouvernement de Gomez, tout accusé d'avoir violé la Constitution et d'avoir fait appel à l'étranger pour le défendre contre Castro et se maintenir au pouvoir. La population tout entière est très mécontente, surtout à cause de l'immixtion des Américains du Nord dans la politique intérieure vénézuélienne. Le soulèvement des troupes est commandé par le gouvernement Gomez. L'armée, unie au peuple, réclame le retour de Castro. Le vice-président Velutini est incapable de lutter contre le mouvement unanime des patriotes vénézuéliens.

Un meeting des pompes funèbres.

Un meeting des pompes funèbres vient d'avoir lieu la suite de circonstances de peu ordinaires. Une famille, dont l'un des membres est à l'agonie, avait envisagé des funérailles somptueuses, ou tout le personnel serait rasé et porterait le triomphe.

Comme les employés des pompes funèbres ont en connaissance de ces prétentions, ils se sont réunis pour déclarer qu'ils se refusaient formellement à se soumettre aux exigences de la famille, et dans un ordre du jour, ils ont prononcé par avance l'excommunication de tous ceux qui s'y prêtent. Ils ont, en outre, que tout agent qui se sera prêté complaisamment à toute mutilation de ses dons naturels d'ornement, « sera rayé immédiatement des contrôles du syndicat et son nom porté à la connaissance de toute la collectivité, qui se refusera par la suite à tout contact avec lui ».

Cet ordre du jour sera porté ce matin même à la connaissance du directeur de l'administration des pompes funèbres.

De Nice :

Dans la nuit du 27 au 28 avril, la veille du passage de M. Fallières, dans l'arrondissement de Grasse, un vol de 350 cartouches de dynamite, de 750 détonateurs et de deux kilos d'acide a été commis au préjudice de Mue Faraut, veuve d'un entrepreneur de travaux publics.

Les voleurs avaient défilé le soir d'une solide poudrière pour arriver à leurs fins.

On prit sur le moment les plus grandes précautions pour ne point ébruiter l'affaire. L'enquête ouverte n'a pas encore donné de résultat.

Le Petit Parisien :

De Londres.

Le roi Edouard VII, qui a pris la décision d'interrompre sa croisière dans la Méditerranée, arrivera à Paris mercredi prochain, 5 courant ; il y restera inconnu jusqu'à samedi.

Le Petit Journal :

De Bruxelles.

A Sainte-Marguerite, petite commune de Flandre, un ballon, après avoir plané une demi-heure au-dessus du village, a été soudainement saisi par un gros arbre, dont il a brisé les branches maîtresses.

Deux aéronautes, officiers français, ont été tués dans la chute. Ils avaient parti de Roubaix pour un voyage d'études.

Ils ont regagné la France.

LA JOURNÉE

Mariages : M. de France de Tersent, lieutenant au 8^e dragons, avec Mlle Célestine Coppinger (Notre-Dame de Grâce de Passy, midi). — M. Henry Delaval, ingénieur des arts et manufactures, avec Mlle Marie-Joséphine Renard, fille du commandant et de Mme Paul Renard (Saint-Sulpice, midi).

Obèques : M. René Foucault, élève à l'Institut de chimie appliquée (Saint-Augustin). — Mme veuve Normant née d'Aubancourt, tante des comtes de Châteaufort-Randon et de Portmann et du baron de Longueville (Saint-Thomas-d'Aquin, 10 heures).

M. Thival, entrepreneur des travaux de la Ville de Paris (Saint-Jean-Baptiste de Grenelle).

Anniversaire : A l'occasion de l'anniversaire de l'incendie du Bazar de la Charité, cinq messes seront célébrées, successivement, en la chapelle de Notre-Dame de Consolation, rue Jean-Goujon (7 heures, 8 heures, 9 heures, 10 heures et 11 heures).

La bienfaisance : Vente de charité au profit des Œuvres de l'église de l'ambassade britannique (salle Hoché, 9, avenue Hoché, de 2 heures à 6 heures). Grande vente de l'Union d'assistance par le travail du seizième arrondissement (145, rue de la Pompe).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. le chanoine Pisan : « Le Clergé de Paris en 1793 » (5 h. 1/4). — M. Lumet : « Les Moteurs marins à combustion interne » (30, boulevard des Capucines, 9 heures). — M. le chanoine Gaudeau : « Psychologie de la foi » à l'Association, 363, rue Saint-Honoré, 5 h. 3/4. — M. Fournel de la Laurencie : « La Substance universelle » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — M. Louis Renetaud : « Histoire de l'arbitrage dans l'antiquité » (Ecole de la paix, 3, rue Thénard, 8 h. 1/2).

Informations

Le monument Victorien Sardou. — Le comité du monument de Victorien Sardou

